

Marcel CHARPENTIER
1891-1918

Son journal de campagne
Août 1914 - Vosges

Denis SARAZIN-CHARPENTIER

Novembre 2003

Marcel CHARPENTIER est né le 31 janvier 1891 à Boissy-le-Châtel en Seine-et-Marne.

Il était le fils aîné de **Léopold CHARPENTIER** (1862-1933), papetier, puis épicier à La Fontenelle de Boissy-le-Châtel et de Marie-Louise VIGNIER (1869-1927), couturière, puis épicière.

Son frère **Robert CHARPENTIER**, né le 26 février 1894 à Boissy-le-Châtel, soldat au 1^{er} Régiment d'Infanterie Coloniale, est mort le 14 juillet 1915 à Vienne-le-Château (Argonne). Il était maréchal-ferrant à Marles en Brie.

Remarqué par ses maîtres de l'école de Boissy-le-Châtel, il prépare l'école normale de Melun et y est reçu 1^{er} à l'âge de 16 ans. Il en sort trois ans après, encore 1^{er} de sa promotion, et obtient sa nomination d'instituteur adjoint à Coulommiers.

Deux petites années scolaires, et il est appelé au service militaire.

Il allait être libéré comme sous-lieutenant de réserve en septembre 1914, après ses deux ans de service, quand la guerre éclata.

Mobilisé comme officier, appelé au 20^{ème} bataillon de chasseurs, le 2 août 1914, il part au front.

Le 24 août 1914, à Celles-sur-Plaine, lors de la descente dans les Vosges, il est atteint d'une balle à la mâchoire alors qu'il entraîne sa section jusqu'à épuisement de ses forces.

C'est le récit de cet épisode qu'il raconte dans ce qui reste de son Journal de Campagne.

Il est à nouveau blessé près d'Arras au combat d'Écurie le 29 novembre 1914, où une balle lui fracasse la cuisse gauche en montant à l'assaut d'une tranchée allemande¹.

Longtemps immobilisé après cette seconde blessure, il ne peut rester sédentaire et demande à rentrer dans le cadre actif. Le 13 novembre 1916, il est mis à la disposition du général commandant les armées alliées en Orient.

Lieutenant au 58^{ème} Bataillon de Chasseurs, il est tué le 15 mai 1918 en menant sa compagnie à l'attaque de positions très fortifiées, à Pestan, en Macédoine, sur le Front d'Orient.

Il reste de lui 19 pages d'un **journal de campagne**, récit très intéressant des premiers mois de la guerre en 1914, lors de la « descente dans les Vosges ».

De ce journal, vraisemblablement commencé au début de la guerre, ne nous sont parvenus que ces feuillets, **du 21 août 1914 au 24 août 1914**.

Le reste a disparu ...

Il reste aussi deux lettres, l'une envoyée le **27 août 1915** après la mort de son frère le 14 juillet 1915, et une autre expédiée de Macédoine le **20 mars 1918**, avant qu'il ne soit tué à la tête de sa compagnie le 15 mai 1918.

Marcel Charpentier avait appris l'allemand et devait avoir un correspondant en Allemagne juste avant la guerre, du nom de Muntwiler.

¹ Citation à l'ordre de la X^{ème} Armée en date du 10 février 1915 : *Le 29 novembre 1914 a été blessé grièvement au moment où il entraînait sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, avait déjà été blessé le 24 août 14 dans des conditions analogues.*

Il connaissait aussi les Vosges, et devait avoir lié connaissance avec une jeune femme de la région.

Ses premiers combats de la guerre le ramenèrent sur ces lieux de villégiature...

Les pages du journal commencent ainsi :

Journal de Campagne (suite)

21 Août 1914 - Grandfontaine (Alsace)

Toute la nuit c'est une tirailerie incessante. De temps à autre le canon du Donon fait retentir sa grosse voix.

L'aube arrive. La fusillade crépite de plus en plus et les obus se font sans cesse plus nombreux. Obus français et obus allemands se croisent par centaines au-dessus de nos têtes. Les grosses « marmites »² allemandes cherchent notre artillerie, retranchée sur la plate-forme du Donon. La situation nous paraît bonne.

Battre en retraite ?³

Tout à coup arrive un ordre imprévu, déconcertant : il faut battre en retraite par le Donon. Pourquoi ? Nul ne le sait. Il faut simplement obéir. Tout pâle, le capitaine Meneglier vient à moi et m'annonce cette nouvelle : « *Vous protégez, me dit-il, la retraite de la compagnie pendant que nous nous replierons. Ouvrez l'œil et tenez bon* ». Il me serra la main.

J'eus conscience en ce moment du danger que courait ma section, que je courais moi-même. Si les Boches s'apercevaient du repli de la compagnie, ils allaient attaquer, essayer de culbuter une section afin de talonner les camarades en repli.

Je me souvins alors que protéger une retraite c'est se sacrifier au besoin. J'étais décidé à tout, à me faire tuer plutôt que de livrer passage aux poursuivants.

Afin de donner le change aux Allemands, je commandai un feu violent. Mes 72 fusils crachaient la mitraille sans interruption pendant que la compagnie se retirait en s'abritant derrière les sapins. Les Prussiens sortirent de leur trou et essayèrent de traverser la route ; ce feu d'enfer les cloua sur leurs positions. Cela dura dix minutes, mais quelles minutes ! Je craignais surtout d'être cerné à droite ou à gauche, n'ayant plus personne sur les flancs. Nous pûmes enfin nous retirer en ordre, tout en tiraillant. Le contact fut rompu brusquement sans que les Allemands s'en aperçussent. L'arrêt soudain de mon feu dut les surprendre, peut-être craignirent-ils un piège quelconque. En tout cas nous ne fûmes pas poursuivis.

Le cheval mort

Cheminaut par derrière les grands sapins de la montagne nous regagnâmes le Donon où nous attendaient avec anxiété les camarades. En, hâte on se mit à faire la soupe. Je me jetai sur le sol pour me détendre un peu. J'avais pour compagnon mon brave Mahon⁴ et ... un cheval mort, mais encore à moitié debout. La pauvre bête portait accroché dans son flanc un éclat d'obus qui

² Marmite : emprunté au vocabulaire culinaire, ce nom désigne en fait les obus allemands. Il semble qu'il n'ait été appliqué à l'origine qu'aux projectiles d'un calibre inférieur à 105 mm. Par extension, il a fini par désigner l'ensemble des obus d'artillerie.

³ Les titres des paragraphes sont de la main du transcripteur du « Journal de Campagne ». Les seules modifications portent sur la ponctuation.

⁴ Mahon : probablement le sous-lieutenant Jean Joseph Mahon, né le 19.3.1887 à Roubaix, et retrouvé mort le 7 octobre 1914 à St-Benoît dans les Vosges.

devait peser quatre ou cinq kilos. Elle était tombée sur un genou, mais grâce à la longe qui l'attachait, elle tenait debout sur ses trois autres jambes. Nous n'attachâmes d'ailleurs que bien peu d'importance à ce voisinage, et nous commençâmes à avaler notre soupe. Guillard avait « déniché » une poêle et faisait cuire du singe⁵ pour nous deux quand la flûte du commandant se fit entendre. Il fallait courir aux faisceaux et déguerpir au plus vite. On renversa toutes les gamelles, non sans regret, avec l'espoir de manger un peu plus tard. Lorsqu'on a jeûné déjà pendant 48 heures, on peut bien rester quelques heures encore sans rien prendre.

La colonne descendit la pente du Donon dans la direction de la Plaine, petite rivière qui sort du Donon et se jette dans la Meurthe à Raon-l'Etape. Nous avions le cœur bien gros. Chemin faisant nous dépassions de nombreux blessés qu'on portait sur des civières et qui souvent ne donnaient plus signe de vie. Des groupes d'hommes de plusieurs régiments (109^{ème}, 17^{ème} d'Infanterie, etc. ...) erraient à la recherche de leurs camarades et se couchaient, harassés, sur le bord de la route. Lamentable spectacle que celui d'une retraite !

Nostalgie ...

J'étais violemment ému pendant cette descente. Je la connaissais si bien cette route ! N'y étais-je point venu plusieurs fois déjà et fort peu de temps auparavant, franchissant la frontière sous les yeux des gendarmes allemands qui n'y voyaient rien ? Inutile de dire que j'étais en civil. La dernière fois c'était vers le 14 juillet, avec mon camarade Muntwiler, ses parents et... Blanche (*ma sœur*). Nous avons passé une journée bien agréable, déjeunant à l'hôtel Velléda et grim pant au haut du Donon. Blanche y laissa même son talon Louis XV. Tout cela me revenait et mes idées étaient plutôt moroses.

Nous gagnâmes ainsi Raon-les-Leau, puis Raon-sur-Plaine. A peine avons-nous quitté ces villages que les obus allemands y tombaient, bombardant et incendiant les maisons. Quel lamentable exode que celui des pauvres gens abandonnant leur foyer, n'emportant que les objets les plus précieux dans un mouchoir ou un papier ?

Quelques-uns essayaient de rassembler leurs troupeaux pour les emmener, mais les bêtes, effrayées, fuyaient dans toutes les directions. Tous, vieillards, femmes et enfants se retournaient souvent et s'arrêtaient muets, hébétés, pour contempler leur pauvre village qui s'écroulait sous la haine allemande...

Nous gagnons Vexaincourt où nous passons la nuit en cantonnement d'alerte tandis que les Allemands sont arrêtés au pied du Donon par quelques régiments de ligne. Nous pûmes enfin nous restaurer un peu, satisfaction qui nous était bien due.

La journée du 22 août

La journée qui suivit, c'est-à-dire celle du 22 août devait être encore bien pénible. Les officiers s'étaient rassemblés pour déjeuner lorsqu'arriva l'ordre d'envoyer immédiatement une compagnie à la Croix Brignon avec mission de s'y installer fortement et d'arrêter l'ennemi coûte que coûte. La 8^{ème} Compagnie (Capitaine Jacques, sous-lieutenant Brice et Guillou, fut désignée et partit aussitôt).

Les tranchées

Pendant ce temps les trois autres compagnies prirent position aux environs de la cote 426, au sud-est de Vexaincourt. Je venais d'être versé à la 10^{ème} Compagnie pour remplacer le sous-lieutenant Girod qui avait été tué à Grandfontaine ; cette compagnie était commandée par le capitaine Chaumonneau. Nos compagnies déployées s'installent sur la défensive. On creuse des

⁵ Singe : en argot militaire, viande de bœuf.

tranchées, mais tout au plus pour tireurs à genou ; on ne sent pas encore à ce moment-là à quelle profondeur il faut creuser pour avoir un abri résistant.

La 8^{ème} compagnie anéantie

Soudain, nous voyons revenir quelques chasseurs de la 8^{ème} compagnie (celle qu'on avait envoyée à la Croix Brignon). Ils marchent en désordre ; ils sont tout en sueur et l'effroi est peint sur leur figure : « *Voici les Boches !* crient-ils, *ils viennent d'anéantir la 8^{ème} [compagnie] et ils avancent ; ils sont dix fois plus nombreux que nous* ». De ces hommes harassés, démoralisés, on ne peut obtenir aucun renseignement précis si ce n'est que, débordée, prise de toutes parts, la 8^{ème} compagnie presque toute entière a payé de sa mort son héroïque résistance.

La mort du capitaine Jacques

[Nous avons obtenu le soir même des détails plus exacts. Les voici : le capitaine Jacques, ayant reçu l'ordre d'organiser et de défendre à tout prix la Croix Brignon, position très importante, partit, emmenant avec lui quelques bûcherons civils de Vexaincourt. Dès que la compagnie fut arrivée à son poste de combat, on commença l'organisation de la position. Les bûcherons abattirent des arbres dans la direction par où l'ennemi pouvait surgir et les chasseurs commencèrent à creuser des tranchées. Oublia-t-on de se couvrir en avant par des petits postes ou simplement par des sentinelles ? Je l'ignore. En tout cas les Allemands purent arriver à très courte distance des nôtres et installer des mitrailleuses sans être signalés. Tout à coup, les mitrailleuses crépitèrent, criblant de projectiles nos travailleurs. Les bûcherons civils s'enfuirent, abandonnant leurs outils. La compagnie, immédiatement ralliée, ouvrit le feu à son tour sur l'ennemi. Mais beaucoup d'hommes déjà avaient été tués. Debout au milieu de sa compagnie, le capitaine Jacques tirait lui-même, criant comme un possédé, tantôt il encourageait ses hommes, tantôt il insultait les Allemands. Il tomba criblé de balles. La compagnie, accablée par des forces supérieures, prise sur ses flancs, dut se replier, abandonnant de nombreux morts et blessés].

Dès que la nouvelle de l'écrasement de cette compagnie fut connue, le capitaine Chaumonneau reçut l'ordre suivant : « *Partir le plus rapidement possible au secours de la 8^{ème} compagnie et s'efforcer de récupérer la Croix-Bignon* ». Je me fis cette réflexion que nous allions à une mort presque certaine ; le capitaine Chaumonneau n'en pensait sans doute pas moins. Le cœur battit deux secondes, je l'avoue ; mais l'âme du chasseur reprit bien vite le dessus et nous partîmes, décidés à accomplir jusqu'au bout la mission.

Escarmouches

Nous avons fait trois kilomètres environ sur la route encaissée entre deux montagnes lorsque notre patrouille de pointe se heurta à une patrouille allemande ; quelques coups de fusil, puis un silence impressionnant...

La patrouille allemande se retira à travers bois. Nos propres patrouilleurs se replièrent, eux aussi, sans trop savoir pourquoi.

Le capitaine donna l'ordre de déployer la compagnie. Le déploiement dura une grande demi-heure, à cause des difficultés du terrain. Notre ligne s'étendit depuis la route de Vexaincourt au lac de la Maix, jusqu'à la crête 807. Nous occupions donc tout le versant sud-ouest de la montagne. Nous étions en liaison à droite avec la 9^{ème} compagnie, à gauche nous aurions dû être prolongés par le N^{ème} régiment d'infanterie, mais nous ne l'avons jamais trouvé.

Je m'occupai d'organiser en avant de notre ligne un système de surveillance. Je plaçai à la crête un poste assez important et sur les différents chemins du versant, dans la direction de l'ennemi, des postes d'écoute composés chacun de 4 hommes et un caporal.

Dans le courant de l'après-midi, ces postes signalèrent quelques patrouilles ennemies qui se replièrent rapidement dès qu'elles nous apercevaient. Je vis moi-même distinctement, à la jumelle, quelques uhlands en reconnaissance sur la crête. Ils étaient visibles seulement par endroits, là où les sapins, par suite de l'altitude, devenaient plus clairs. Quelques coups de fusils assez espacés sur ces patrouilles, mais aucun engagement sérieux.

Une nuit sans lune

La nuit vint, une nuit sans lune et sans étoiles, si sombre qu'il ne faut plus se risquer à changer de place sous peine de se perdre dans la montagne. On n'entend rien si ce n'est, de temps en temps, le coup de fusil partant des mains d'une sentinelle apeurée. Chaque coup de feu fait mettre tout le monde sur ses gardes. On craint surtout par la gauche, où la liaison n'existe pas.

Vers 10 heures du soir, un cycliste arrive, apportant de nouveaux ordres : il faut revenir à Vexaincourt en laissant simplement une demie-section à la scierie. Un de mes sergents demeure donc avec 35 hommes pour garder la route pendant que la compagnie, regroupée, regagne Vexaincourt.

Là, quelques chasseurs font la soupe. La plupart, exténués, se jettent par terre sans rien prendre et s'endorment. Personnellement, je me trouve invité, chez l'instituteur de Vexaincourt, à dîner en compagnie d'un capitaine et d'un officier mitrailleur d'infanterie. Je couche dans la salle où nous avons dîné, sur un matelas que je trouve bien doux ; il est alors une heure du matin.

Le 23 août

A trois heures il faut repartir. Je dois, avec le reste de ma section, aller rejoindre le groupe qui a gardé la scierie ; nous y restons jusqu'à 8 heures environ, sans rien voir, puis on nous annonce que le bataillon va se rassembler et s'en aller en arrière pour se reposer un peu.

Cette agréable nouvelle nous transporte de joie. Elle est accueillie par des acclamations de toutes sortes plus ou moins académiques, mais en tout cas bien significatives. Les chasseurs retrouvent leur gaieté qu'ils avaient, il faut l'avouer, un peu perdue au cours des précédentes journées. On rit, on se remet à causer, on va même jusqu'à chanter. On sait bien que la guerre n'est pas encore finie, mais on est presque aussi heureux que si on en apprenait la fin. C'est qu'à ce moment-là, le passé et l'avenir ne sont rien. On songe surtout au présent. Les misères de la guerre sont assez grandes pour qu'on jouisse pleinement des heures de tranquillité.

Nous redescendons dans l'après-midi la vallée de la Plaine. Cette vallée est desservie par deux routes parallèles entre elles et à la rivière, et qui aboutissent à Raon-l'Etape ; nous suivons celle de droite, ayant, paraît-il, l'ordre de nous rendre au village de Pierre-Percée.

Un Zeppelin abattu

Chemin faisant, sur notre droite, aux environs de la Chapelotte, nous voyons, se balançant sur la cime des grands sapins, une forme gigantesque, allongée et toute blanche. C'est un Zeppelin qui a été abattu la veille et qui est tombé sur les bois. Les officiers allemands qui le montaient ont pu s'enfuir à la faveur de la forêt. Cet énorme appareil mesure une longueur d'environ 160 m.

Peu après notre passage une détonation effrayante retentit, faisant vibrer le sol. C'est le Zeppelin que des sapeurs du génie ont fait sauter afin d'empêcher les Allemands d'en reprendre possession.

Tout le long de la route nous ne rencontrons que des convois interminables remontant la vallée : caissons, canons, voitures de ravitaillement, automobiles, ambulances, etc. Nous prenons enfin, à droite, une route moins encombrée. C'est le magnifique chemin sous bois qui conduit à Pierre-Percée. Nous atteignons ce village, qui, très élevé, permet par sa position d'opposer une assez belle résistance.

Les conserves empoisonnées

Nous faisons une pause d'une heure environ pendant laquelle tout le monde mange de bon appétit : les officiers dans l'unique auberge du village qui est en même temps épicerie, charcuterie, boulangerie, débit de tabac ; les chasseurs consommant dans les rues un peu de vivres de réserve. Ils envahissent bientôt notre auberge pour demander à boire ou à manger. La malheureuse marchande, submergée, est à moitié folle ; sa fille l'aide en vain. Elle ne perd pas toutefois complètement la tête : lorsqu'un de nos camarades, désirant des boîtes de conserves, veut faire l'achat de quelques-unes, elle s'écrie : « *N'y touchez pas ; elles sont si vieilles qu'elles doivent être empoisonnées ; si les Boches doivent venir, je ne laisserai que cela pour eux dans ma maison* ».

Pendant que nous mangeons, plusieurs « Taubes »⁶ nous survolent, décrivant au-dessus de nos têtes de nombreuses circonférences. On ne voit aucun aéroplane français.

Après le repas, on procède à une distribution d'outils de parcs : pelles, pioches, haches, cisailles, etc. Il s'agit d'organiser la défense de Pierre-Percée. Chaque compagnie se rend dans le secteur qu'on lui attribue. Nous répartissons, le capitaine et moi, le travail dans les sections et chacun se met à l'ouvrage. Au bout de deux heures nous avons déjà fait de superbes tranchées. En avant les arbres ont été abattus ou tout au moins élagués pour élargir le champ de tir. Des emplacements de postes ont été reconnus. Nous avons en nous-mêmes l'idée que les Allemands n'emporteront jamais une position pareille.

Blanche

Au beau milieu de nos travaux arrive un ordre imprévu. Il faut se rassembler et redescendre jusqu'à Raon-l'Étape. Cette nouvelle me réjouit et m'ennuie tout à la fois : elle m'ennuie parce qu'elle prouve que nous n'avancions pas ; elle me réjouit parce que.... Mais ce que j'allais dire ne se rapporte plus à la guerre.

Rassemblé, le bataillon est bientôt en route pour Raon. Chemin faisant, rien de particulier, sauf l'exode des habitants de la vallée qui fuient devant l'invasion. Vers 6 heures du soir nous arrivons à Raon. Le bataillon doit cantonner à La Neuville, un faubourg. Comme par hasard mon billet de logement m'envoie chez Blanche (*ma sœur pour les parents de mon ami Muntwiler*). Blanche était d'ailleurs accourue à la nouvelle de l'arrivée du bataillon et m'avait sauté au cou devant ma section ébahie. Elle était si heureuse de me retrouver vivant ! ...

Pour la première fois depuis que nous avons pris contact avec les Allemands nous faisons un bon repas. Nous l'arrosons aussi copieusement que possible, en prévision de futures privations.

Après un bon café chez le papa de Blanche qui ne me connaît nullement (je n'ai rien fait pour cela jusqu'ici), nous nous quittons avec des : « *Bonne nuit, Mademoiselle, bonne nuit Monsieur* ». Monsieur et Mademoiselle se retrouvent un peu plus tard, dès que le papa est endormi, car Mademoiselle veut à toute fin écouter le récit des campagnes de Monsieur...

⁶ Taube : désigne l'aviation allemande, du nom de leurs avions.

La journée du 24 août

Douce nuit, mais si courte !

A 2 h 30 du matin, le 24 août, quelqu'un vient frapper à grands coups de poing dans la porte de la maison. On crie : « *Mon lieutenant, il y a alerte ! Le bataillon part dans dix minutes* ». C'est vrai, j'avais oublié qu'on avait recommandé la veille de ne dormir que d'un œil et de nous tenir prêts à partir au premier signal. D'un bond je saute hors du lit, je m'habille en toute hâte et je me sauve après un court baiser échangé avec Blanche qui me crie seulement, stupéfaite d'un pareil départ : « *Mon Dieu ! surtout ne te fais pas blesser* ». J'entends le papa qui descend l'escalier pour me dire au revoir ; mais je n'ai pas le temps d'attendre. De toute la vitesse de mes jambes je rejoins ma compagnie qui a déjà fait 500 mètres...

Au rassemblement du bataillon le capitaine Boisselet regroupe ses officiers et lit les ordres : « *Les Allemands ont occupé cette nuit le village de Celles-sur-Plaine ; mission du 60^{ème} bataillon de chasseurs : les attaquer et les en déloger* ».

Après quelques brèves indications concernant la marche d'approche du bataillon, nous rejoignons nos compagnies et la colonne remonte la vallée de la Plaine, dans la direction de Celles. Des deux routes parallèles nous prenons celle qui se trouve le plus au sud, longée par le chemin de fer départemental. Le bruit du canon se fait de plus en plus fort à mesure que nous avançons. Bientôt nous distinguons nettement une violente fusillade qui indique que l'engagement est déjà commencé. Des avions allemands nous survolent et survolent les autres régiments, lançant parfois des chenilles lumineuses pour renseigner l'artillerie ennemie.

Autant pour éviter d'être repérés par eux que pour échapper aux obus qui tombent systématiquement sur la route, nous prenons, à droite et sous bois, un chemin de terre presque parallèle à la route.

Halte du bataillon et communication des ordres aux commandants de compagnies par les hommes de liaison.

La 9^{ème} compagnie (capitaine Cural) et la 10^{ème} compagnie (capitaine Chaumonneau) forment une première ligne d'attaque et se déploient à la lisière des bois, face au village de Celles. Les 2 autres compagnies sont, je crois, momentanément en réserve.

Notre déploiement s'effectue facilement à cause des arbres qui nous permettent de nous abriter. Mais il ne suffit pas de se déployer, il faut avancer. Devant nous, entre le bois et le village de Celles, s'étend une immense clairière, nue et sans abri. C'est cela qu'il va falloir traverser pendant plusieurs centaines de mètres ; nul doute que les Allemands feront leur possible pour nous en empêcher.

Une grêle d'obus

Au signal d'attaque les deux compagnies font hors du bois, et dans un élan magnifique, un bond de 50 mètres. On se dirait au terrain de manœuvre, en temps de paix, tellement la ligne est continue et régulière. Mais les Allemands nous ont guettés, prévoyant une attaque de ce côté.

Avant même que nous soyons à plat ventre, une véritable grêle d'obus et de balles s'abat sur nous. Des hommes tombent sans un mouvement, tués raides, d'autres, blessés, crient à l'aide s'ils ne peuvent regagner le bois par leurs propres moyens. Un commandement, et toute la ligne se lève pour un nouveau bond. Encore 50 mètres dans la rafale. Puis nouvel arrêt. Déjà la ligne est moins régulière. Les rangs s'éclaircissent. Les obus arrivent de toutes parts. Il est impossible de savoir où il faudrait aller pour les éviter, le plus simple est de courir en avant pour chercher un abri momentané.

A 200 mètres environ en avant de nous, j'aperçois un chemin creux. Je le donne comme objectif à ma section et nous y courons par bonds très courts, mais très rapides afin de donner

aux tirs d'artillerie le moins d'efficacité possible. Tant bien que mal nous gagnons le chemin et là, je reforme hâtivement la section. Il manque plusieurs hommes, entre autres Guillard, mon ordonnance qui m'avait pourtant dit une demi-heure plus tôt : « *Mon lieutenant, tant que je n'aurai pas les tripes au soleil, je ne vous lâcherai pas d'une semelle* ». Je songe qu'il ne peut être que blessé ou tué ; cela en tout cas ne doit pas nous empêcher de continuer à avancer.

Constatant que nous sommes plutôt en avance sur les sections voisines, je laisse souffler mes hommes un instant et, sortant ma jumelle je gravis le talus du chemin pour essayer de voir l'ennemi. Jusqu'ici nous n'avons fait qu'avancer sans tirer. Il va falloir maintenant trouver des objectifs.

Des tranchées !

Je distingue d'abord, à deux kilomètres au moins deux espèces de dômes en terre mal recouverts de feuillage. Je suppose qu'ils doivent abriter des canons. Beaucoup plus en avant, j'aperçois un long ruban jaunâtre fait de terre fraîchement remuée. Des tranchées ! Les Boches sont dans des tranchées ! Et il va falloir les sortir de là, nous qui n'avons rien, pas un abri, pas même un outil pour chaque homme afin d'en creuser quand le moment sera venu.

J'ai l'impression que cela va être dur, mais je garde mon impression pour moi et je donne un long coup de sifflet pour indiquer que nous allons bondir à nouveau en avant. Tous mes hommes sont prêts. C'est plaisir de voir avec quelle ardeur et quel ensemble ils s'élancent de nouveau vers l'ennemi.

Le bond a été fait sans pertes à cause de la rapidité et de l'ensemble. Pourtant il a été nettement vu par ceux d'en face qui nous accablent maintenant de mitraille pour nous empêcher de nous relever. Afin d'exciter mes hommes et de les maintenir sur place, je commande un feu violent sur les tranchées adverses. Quelques Allemands qui circulent tombent blessés ou tués. Je les distingue nettement à la jumelle. J'arrête le feu et j'entraîne ma section dans un nouveau bond. Des balles me sifflent aux oreilles. Plusieurs de mes hommes tombent . « *Couchez-vous !* leur dis-je, *et gagnez en rampant la petite crête* ». Il y a en avant en effet une crête très peu marquée, mais capable cependant d'arrêter bon nombre de balles.

On rampe, se vautrant dans la boue, car la pluie est tombée abondamment les jours précédents. Je m'aperçois que je suis en sueur et tout exténué. Mon binocle glisse de mon nez à tout instant ou se couvre de buée. Je n'y vois plus. Je cherche mon mouchoir dans toutes mes poches, tout en laissant ma tête dans la boue. Je m'aperçois que ce mouchoir a dû rester chez Blanche. Je cherche à essuyer mon binocle avec le pan de mon manteau, mais la boue salit le verre encore davantage.

Un sergent me jette un immense mouchoir à carreaux qui me tire momentanément d'embarras. Un peu plus à mon aise, je lève la tête pour observer : dix balles me frôlent sans me toucher. J'ai à ce moment l'impression bien nette que la guerre n'est pas si terrible puisque, parmi toutes les balles qu'on m'a déjà destinées, pas une encore n'a atteint son but. Cela me donne du courage et je me mets à genoux, braquant à nouveau ma jumelle.

Le capitaine blessé

Quelqu'un me crie, de derrière : « *Mon lieutenant, le capitaine est blessé !* ». C'est d'autant plus ennuyeux pour moi qu'il va m'être bien difficile d'aller jusqu'au centre de la compagnie pour en prendre le commandement. Si j'y vais en courant, je serai criblé de balles. Si j'essaie de ramper, je mettrai plus d'un quart d'heure. J'essaie d'abord le premier moyen. Je n'ai pas fait quatre pas que je suis culbuté par le souffle d'une marmite ; j'avoue même que je n'ai pas envie de rire à ce moment là. Je repars dans la même direction, mais en rampant cette fois, et en cherchant des yeux l'endroit où je pourrais me placer pour voir toute la compagnie et la commander effectivement.

Je crie de toutes mes forces pour appeler les hommes de liaison du capitaine. Personne ne répond. Je me fais la réflexion qu'ils sont peut être morts et je m'apprête à commander par cris et surtout par gestes. Quelqu'un cependant arrive près de moi, tête nue, en courant, et la pipe à la bouche : c'est Guillard. C'est mon ordonnance que je retrouve et qui m'avait quitté quelques instants pour porter à l'abri un camarade blessé. Je me sens plus fort maintenant que Guillard est là. Avant de repartir je bourre ma pipe et je l'allume, moi aussi.

En avant, en av ...

Mes hommes sont toujours là, embrassant la terre au passage des obus. Je me lève et je bondis en criant : « *En avant* ». Tout le monde repart, sauf une partie de la section de droite clouée sur le sol par un feu d'enfer. Pourtant il faut que ceux-là avancent, eux aussi. Je me lève à moitié pour leur crier : « *Allons, la section de droite, en av...* ».

La dernière syllabe me reste dans la gorge. Il me semble qu'on vient de me donner sur les dents un violent coup de bâton. Je porte instinctivement la main à ma bouche. Je la retire ensanglantée, d'ailleurs le sang m'inonde bientôt partout, ruisselant sur mon manteau et sur mon équipement. Je baisse la tête pour laisser couler le sang par terre. J'ouvre la bouche : mes dents tombent. Une, deux, trois...., je n'ose plus regarder ! Pourtant je ne souffre pas le moins du monde. J'ai simplement comme un fourmillement dans la mâchoire supérieure. J'essaie de parler : aucun son ne sort de ma bouche. Puis le fourmillement se calme et je sens une vive douleur à la lèvre. J'y porte la main. Je sens que ma lèvre est emportée et qu'elle ne tient plus que par un mince ligament. J'ai un frisson, je l'avoue.

A ce moment surgit derrière moi un homme qui me voit couché, ignorant ma blessure, et qui me crie « *Allons, lieutenant, entraînez donc vos hommes !* ».

Ces paroles-là me resteront à la mémoire aussi longtemps que je vivrai. C'est le commandant du bataillon, le capitaine Boisselet, qui me crie d'avancer. J'en suis tout bouleversé. On me dit d'avancer, à moi ? On croit donc que je n'ai pas le courage d'avancer encore sans en avoir l'ordre ? A ce moment commence chez moi une véritable crise où je ne me connais plus. Il y a de tout là-dedans : la vexation que m'ont produites les paroles du commandant, la colère, l'idée de ma responsabilité, la haine de l'ennemi, tout cela chevauche dans mon esprit et me rend fou. Je cherche mon binocle : il est perdu. Je ne retrouve que ma pipe toute pleine de sang.

Près de moi on a crié : « *Le lieutenant est tué!* ». Des hommes ont fléchi. J'ai répondu par des cris inintelligibles : « *Non, je ne suis pas mort, en avant !* » Ce cri-là seul, je peux le pousser, il sort presque bien. Je m'élance. Presque tous mes chasseurs me suivent, mais les mitrailleuses fauchent dans nos rangs. Que de balles ont sifflé ! Un sergent me crie : « *Mon lieutenant, ne restez pas à genoux, on vous vise* ». – « *Je m'en fous, lui dis-je, si je suis tué, on ne dira pas que c'est en reculant* ».

Mon sang coule toujours. De temps à autre, je crache une dent ou un morceau de dent. J'ai l'idée que je suis défiguré ; aussi je n'ai guère peur de mourir. Une fois encore je m'élance, franchissant 20 mètres. Je n'entends même plus le sifflement des balles ni le ronflement des obus. Pourtant je m'aperçois que mes chasseurs ne me suivent pas tous. Que se passe-t-il ? Un peu à gauche je vois des fantassins qui reculent, qui s'enfuient... Je ne pensais pas qu'on pût reculer sans être un lâche. J'ai envie de courir après eux, de les abattre à coups de revolver. Mais non, je dois rester avec les miens et faire tout pour les maintenir. En effet ils tiennent un instant quoique décimés. J'ai l'espoir de les faire avancer encore et de tomber à l'arme blanche sur l'ennemi invisible qui, sournoisement, nous porte des coups si terribles. Je crie : « *Baïonnette au canon* ».

On ne m'entend pas, on ne me comprend peut être pas. Bien plus, le mouvement des fantassins entraîne le même mouvement chez quelques chasseurs, puis chez d'autres... Ma compagnie recule, horreur !... Pourtant des chasseurs restent groupés autour de moi. « *En*

avant ! » et nous avançons encore. Nous sommes maintenant seuls, en avant, pendant que les autres se replient. Je ne pourrai jamais dire à quel point mon âme est torturée. Ma blessure ? Je ne la sens même pas.

Que faire ? Je cours en arrière après les fuyards, je les rattrape, je me retourne face à l'ennemi, je crie encore : « *En avant !* ». Mais on ne m'obéit plus. On recule partout. Je crie : « *Lâches, lâches !* » et j'essaie en vain d'arrêter la fuite de mes hommes. Quelques-uns veulent m'emmener. Je les appelle lâches, eux aussi. Hélas ! C'est la déroute complète. Je la vois dans toute son horreur, mais à ce moment-là, je ne puis comprendre qu'on reculât, puisqu'on est Français !...

J'essaie encore de rallier quelques hommes. Je perds la tête, je vois tout tournoyer, les morts, la vaste plaine, les bois, le village... Un sergent me voit tout pâle, près de tomber et me dit : « *Mon lieutenant, on ne vous abandonnera pas* ». Ah ! non, je ne veux pas qu'on m'abandonne, et puisqu'on s'en va, je m'en irai aussi, mais je ne resterai pas aux mains de ces sales Boches !

Un chasseur et un fantassin du 17^{ème} d'Infanterie me soutiennent, car mes forces sont épuisées. Je ne sais pas où ils m'emmènent. Ils me conduisent comme si j'étais ivre. Nous gagnons la route et nous marchons tant bien que mal dans le fossé pour éviter les balles qui nous poursuivent. Mais les Allemands qui voient la retraite criblent la route d'obus. Je vois des hommes qui tombent, des officiers qui crient, mais qu'on n'écoute plus. « *Quittons cette route, dis-je à ceux qui me soutenaient, nous allons nous faire tuer* ». Maintenant, déprimé, abattu, souffrant de ma blessure, j'ai peur de mourir...⁷

Une marmite éclate

Nous quittons la route et nous partons à travers champs, du côté de la rivière. Soudain, près de nous une « marmite » éclate avec un bruit formidable, nous couvrant de terre et de débris. Le fantassin qui me soutient me lâche et tombe, raide mort. Une maison est là, tout près, qui peut nous abriter : « *Allons à la maison* », me dit le chasseur – « *Non, il vaut mieux continuer* ». Il insiste, et je me laisse conduire jusqu'à la maison. Je m'assois un instant pendant que plusieurs chasseurs viennent nous retrouver. Un caporal m'offre de l'anisette qu'il a dans un flacon. Je vide le flacon presque complètement.

Pendant ce temps, les obus tombent partout. Nos 75, il est vrai, grimpés sur la montagne, commencent à répondre. Je me sens un peu mieux après avoir bu de l'anisette. Je demande à repartir. Au moment où je me lève, une marmite tombe en plein sur la maison qui s'écroule à moitié. « *Partons !* » me dit le chasseur. Nous partons, fuyant ce terrain déjà défoncé par les obus. Mais la rivière nous barre le passage. Il y a un mètre d'eau et le courant est rapide. Sans hésiter, sans même nous consulter, nous nous laissons glisser et nous essayons de traverser. Un moment mes jambes fléchissent et l'eau vient me frapper la figure, emportant mon sang.

⁷ [J'eus connaissance environ deux mois plus tard, en Belgique, de l'ordre du jour suivant :

« *Le Capitaine commandant porte à la connaissance du Bataillon la conduite brillante du sous-lieutenant Charpentier qui, au cours du combat de Celles, le 24 août 1914, ayant reçu une balle dans la bouche, a continué à entraîner sa section en criant à plusieurs reprises et jusqu'à épuisement de ses forces : « En avant ! En avant ! ».*

Les gradés et chasseurs du 60^{ème} Bataillon auront à cœur de s'inspirer de cet exemple de patriotisme et de dévouement à la Patrie et sauront à la première occasion faire payer cher à l'ennemi les pertes du bataillon en officiers, sous-officiers, caporaux et chasseurs morts au champ d'Honneur dans les combats des 19, 20, 21, 22 et 23 août 1914 ».

*Le capitaine Boisselet, cdt le 60^{ème} bataillon
signé Boisselet]*

Sensation délicieuse et que j'aurais voulu éprouver longtemps, si le chasseur ne m'avait entraîné. Nous gravissons l'autre berge. Là, les obus ne tombent que très rarement. Nous respirons...

Après avoir suivi cette berge pendant plusieurs centaines de mètres nous profitons d'un gué pour franchir la rivière dans l'autre sens et regagner la route. Nous rejoignons celle-ci et là, nous retrouvons le spectacle lamentable de la retraite : des hommes hâves, trempés de sueur, sans sac et parfois sans fusil, des blessés en grand nombre, un général seul, l'air hébété, faisant par-ci par-là un geste qui veut dire : « *Mais ne partez donc pas !* ». Chemin faisant, je rencontre le docteur Laisné qui m'examine, me donne un réconfortant et me dit : « *Allons, ce n'est pas grave, mais surtout demandez à la première ambulance qu'on vous fasse une suture de la lèvre* ».

Voyant que je suis absolument à bout de forces, il fait chercher une brouette qu'on trouve je ne sais où et dans laquelle il m'installe. Je le quitte en pleurant et en disant encore, dans la fièvre qui commençait : « *Les lâches !* ».⁸

La brouette

La brouette ! Quelle horrible véhicule ! Que j'ai souffert ! Combien de fois n'ai-je pas demandé : « *Est-ce qu'il y a encore loin ?* ». Puis ma langue s'est engourdie, j'ai eu un moment l'impression que la balle me l'avait peut-être emportée à moitié. La brouette s'arrêta enfin ; je n'ai jamais su qui l'avait roulée. Un chemin de fer se trouvait là, celui de la vallée de Celles que je connaissais si bien ! Je montai et m'assis au milieu des autres blessés. Le parquet était rouge de sang. J'y ajoutai le mien. Brice qui passait, me sachant là, vint me serrer la main. Puis le train partit tout doucement et nous arrivâmes à Raon-l'Étape.

A la descente on demanda d'abord les blessés qui pouvaient marcher. Je fus de ceux-là, ayant retrouvé quelques forces. L'effrayante théorie de blessés que nous faisons s'achemina vers l'hôpital de Raon. Il y avait des blessés de toutes sortes. Mais je crois que j'étais le plus laid de tous.

L'hôpital

A l'hôpital je trouvais le capitaine Chaumonnet qu'on venait de panser et qui s'écria à mon arrivée, avec une expression d'horreur et de pitié en me regardant : « *Mon pauvre lieutenant !* » Cela me faisait penser que je devais être bien vilain, et j'allais me faire panser. Le pansement fut extrêmement difficile à cause de ma lèvre qu'on ne pouvait maintenir. On arriva enfin tant bien que mal, après m'avoir fait boire un peu de lait à l'aide d'un chalumeau de paille.

Je gagnais ensuite, avec d'autres blessés, le train qui devait nous conduire à l'arrière. A la gare, on se bousculait. Le train était pris d'assaut par les blessés et par les civils de Raon-l'Étape qui fuyaient à leur tour. Parmi eux j'aperçus... mais non, on dirait que je parle d'elle trop souvent !... J'eus soin d'ailleurs de ne point me trouver sur son passage afin de ne pas l'effrayer. Tout le monde me regardait en pitié avec mon pansement rouge de sang déjà et qui ne laissait guère voir que mes yeux. On devait croire que j'étais effroyablement mutilé.

Dans le compartiment de 1^{ère} classe où je montais, il y avait déjà plusieurs officiers blessés eux aussi, mais aux jambes pour la plupart. Pendant tout le trajet, ils s'empressèrent autour de moi, me croyant plus grièvement atteint que je ne l'étais en réalité. J'aurais bien voulu leur dire que je n'étais pas digne de tant d'intérêt, mais ma blessure et le pansement lui-même m'empêchaient de parler.

Un peu avant Saint-Dié, deux blessés qui se tenaient sur le marchepied d'un wagon, n'ayant point trouvé de place à l'intérieur, tombèrent sur le rail et furent écrasés.

⁸ C'est le docteur Laisné lui-même qui me raconta en novembre ces détails dont je n'ai pas souvenir.

travers les dangers même il n'oublia jamais personne ; c'est presque de l'héroïsme cela. A cette qualité du cœur je suis sûr qu'il a joint les qualités qui font le soldat de valeur. Ses lettres ont révélé qu'il n'était plus l'enfant qu'on croyait, mais bien le guerrier qui comprend qu'on doit tout donner, même sa vie pour libérer le sol national. Comment est-il mort ? Je l'ignore encore et ai fait déjà des démarches pour le savoir ; je suis certain en tout cas qu'il est mort crânement, le front tourné vers l'ennemi, exalté un peu peut-être par l'idée de cette date mémorable qu'est le 14 juillet.

J'ai compris tout de suite l'étendue du malheur qui nous frappait ; j'aurais voulu me rendre sur l'heure auprès de mes parents, non pour les consoler parce que j'en serais incapable, mais pour me rapprocher d'eux en ces moments de douleur. Je ne pourrai guère le faire avant une huitaine.

Ma jambe ne fait aucun progrès depuis deux mois ; elle me fait souffrir à la moindre fatigue ; j'ai vu ce matin le docteur qui a reconnu des formations variqueuses au jarret, cause principale de la douleur ; il n'y a rien à faire qu'à attendre.

Je te prie d'embrasser pour moi ma tante¹² et d'adresser toutes mes amitiés à mon oncle Albert¹³.

Avec l'espoir de te voir bientôt, je t'embrasse, ma Chère Lucile, bien affectueusement.

Marcel

58^e Bataillon de chasseurs à Pied, Armée d'Orient, 20 mars 1918

*58^e Bataillon de chasseurs à Pied
Armée d'Orient*

20/3/18

Ma Chère Lucile,

Depuis huit jours, je suis en vadrouille avec ma compagnie. Comme nous embarquons demain pour une destination lointaine, je ne veux pas tarder davantage pour répondre à ta gentille lettre.

Je prévois en effet pour les jours à venir de grosses occupations, dont ma correspondance pourrait souffrir.

La mission dont nous étions chargés s'est terminée hier, au grand soulagement de tous ; personnellement je commençais à en être un peu fatigué et la perspective de passer quelques mois dans la haute montagne me sourit énormément.

Par ici la chaleur commence à se faire sentir, et les moustiques apparaissent. L'endroit où nous allons est au contraire très sain, un peu ombragé, paraît-il (ce qui est rare en Orient) et

¹¹ **Robert CHARPENTIER (1894-1915), frère cadet de Marcel, était maréchal-ferrant à Marles-en-Brie. Soldat au 1^{er} Régiment d'Infanterie Coloniale, il a été tué le 14 juillet 1915 devant Vienne-le-Château en Argonne, d'une balle à la poitrine. (Croix de guerre 1914-1915).**

¹² Odile CHANVALLON (1868-1940), épouse d'Albert CHARPENTIER, d'une famille de scieurs de long de Chauffry, avait un don de sourcière. Partie en exode en 1940, elle rebroussa chemin après que les ponts de Montereau aient été détruits. Lors d'un bombardement, elle tenait dans ses bras un chien qui fut tué. Traumatisée, elle se suicida en se jetant dans le puits du jardin de sa maison, à l'actuel 7, rue de la Grange-aux-Dîmes à Boissy-le-Châtel, le 18 octobre 1940.

¹³ Albert CHARPENTIER (1865-1945), perruquier (coiffeur) et marchand de chaussures à Boissy-le-Châtel de 1888 à 1901, il devint négociant en fourrages de 1902 à 1921, conseiller municipal de Boissy-le-Châtel de 1912 à 1921 et de 1929 à 1935, adjoint au maire de 1921 à 1929, père de Lucile CHARPENTIER.

je puis espérer, si la guerre ne se prolonge pas trop, rentrer en France sans avoir connu le paludisme.

Tu me demandes si les femmes de la contrée sont jolies ; ma foi, c'est un peu comme à Boissy, il y a de l'un et de l'autre. On y trouve toutefois cette différence qu'elles ont la crainte de l'étranger et qu'il n'y a absolument rien à faire. J'en ai pris mon parti, avec la résolution de me rattraper à partir de Marseille et même à Paris où la chasse est toujours ouverte...

Ce soir je suis à Topsine, un petit pays situé non loin de S..., mais par contre loin du front. Le commandant du bataillon est à 200 km de nous, ce qui te prouve à quel point nous sommes dispersés.

Heureusement nous allons nous regrouper d'ici deux jours et accomplir ensemble une mission nouvelle. Laquelle ? [Censuré] (sic)

Et vous tous là-bas, que devenez-vous ? Avez-vous toujours à manger ? Ici le ravitaillement est facile, mais je crains qu'il ne le soit un peu moins dans la contrée où nous allons. Ca ne fait rien. On tuera des ours et on les mangera.

J'ai envoyé hier chez mes parents un petit colis de chaussettes macédoniennes ; je t'en offre une paire, au choix. Ca se lave.

Vois-tu toujours Melle Andrée ? Donne lui mon bonjour. Je vais lui écrire ces jour-ci pour répondre à une lettre où je lui ai trouvé bien du cafard. Ah ! ces petites femmes ! Comme elles se tourmentent !

Je te dis au revoir en attendant de toi une longue lettre. Embrasse pour moi grand mère¹⁴, ma tante¹⁵ et ton diable¹⁶. Donne mon bonjour à mon oncle¹⁷ et dis-lui que malgré tout, on les aura.

Je t'embrasse bien affectueusement

Marcel

Sa mort

Le lieutenant Charpentier a été tué le 15 mai 1918 en menant sa compagnie à l'attaque de positions très fortifiées, en Macédoine, lors des combats d'Ostrovica.

Il était en tête de sa compagnie à une place qu'il avait signalée la veille à son commandant comme étant celle où sa présence était la plus utile, et c'est là qu'il tomba un des premiers.

Sa fiche officielle le portant « Mort pour la France » indique que Marcel Charpentier a été tué à l'ennemi lors du combat de l'Ostrovica le 15 mai 1918.

Son acte de décès transcrit sur le registre d'état-civil de Boissy-le-Châtel le 19 janvier 1919 signale qu'il a été déclaré à « Pestan, en Albanie ». Sa première sépulture était là, près du Lac d'Ohrid, à Pestani, en Macédoine, à la frontière albanaise.

L'annonce de sa mort

C'est un jeune garçon de Boissy qui ira porter aux parents de Marcel le pli annonçant sa mort. Le jeune garçon sera, lui aussi, instituteur, soldat, prisonnier dans un oflag et maire de son

¹⁴ Alexandrine TROUILLARD (1838-1921), épouse de Louis Victor CHARPENTIER (1834-1911), parents de Léopold CHARPENTIER (1862-1933), et d'Albert CHARPENTIER (1865-1945), et grands-parents de Lucile et Robert.

¹⁵ Odile CHANVALLON (1968-1940) épouse d'Albert CHARPENTIER.

¹⁶ Lucien SARAZIN (1913-1994), alors âgé de 4 ans et demi, fils de Lucile CHARPENTIER, mon père.

¹⁷ Albert CHARPENTIER.

village¹⁸. Il écoutait chaque 11 novembre¹⁹, égrener les noms des 47 jeunes gens de Boissy-le-Châtel morts pour la Patrie.

Extrait de son dossier au Service Historique de l'Armée de Terre à Vincennes :

<i>Charpentier Marcel Léopold né le 31/1/1891 à Boissy-le-Châtel (Seine-et-Marne), fils de Ernest Léopold et de Vignier Marie Louise</i>			
<i>- Blessures de guerre</i>			
<i>1° Coup de feu mâchoire supérieure</i>			
<i>2° Plaie par balle cuisse gauche</i>			
<i>- Actions d'éclat</i>			
<i>X^{ème} Armée (10/2/15) Le 29 9bre 1914 a été blessé grièvement au moment où il entraînait sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, avait déjà été blessé le 24 août 14 dans des conditions analogues</i>			
<i>31 R.I.</i>	<i>soldat 2°Cl.</i>	<i>10 8bre 1912</i>	<i>appelé</i>
	<i>caporal</i>	<i>10 fév. 1913</i>	
	<i>sergent</i>	<i>1 8bre 1913</i>	
	<i>E.O.R.</i>	<i>1 8bre 1913</i>	
<i>20° B^{on} Chasseurs</i>	<i>S/Lt réserve</i>	<i>1 av. 1914</i>	
<i>20</i>	<i>„</i>	<i>Lieut</i>	<i>5 juillet 1916</i>
<i>20</i>	<i>„</i>	<i>Lt cadre actif</i>	<i>5 juillet 1916</i>
			<i>loi du 21/12/16</i>
<i>20</i>	<i>„</i>	<i>Lieut. de C^{ie}</i>	<i>30 nov. 1916</i>
			<i>Décret 13/11/16</i>
<i>58</i>	<i>„</i>	<i>id.</i>	<i>5 février 1918</i>
<i>Tué à l'ennemi du 15 au 17 mai 1918</i>			

Discours prononcé lors de son enterrement

Le corps de Marcel Charpentier était resté en Macédoine, à Pestan.

Au début des années 20, son corps a été rapatrié.

Son père, Albert Charpentier, alors adjoint au maire de Boissy-le-Châtel identifia officiellement le corps. Il le reconnut formellement car « il lui manquait 7 dents à la mâchoire ».

Mesdames, Messieurs,

Nous voici encore en présence des restes d'un de nos soldats mort au Champ d'Honneur et ramené du front : Charpentier Marcel Léopold, né le 31 janvier 1891 à Boissy-le-Châtel, d'une famille digne de toutes les sympathies.

¹⁸ Il s'agit de René Pierrelée (1903-1998), instituteur, maire de Boissy-le-Châtel de 1965 à 1971.

¹⁹ C'est à la fin d'une de ces cérémonies, dans les années 1990, qu'il m'a donné cette information.

Marcel s'était fait remarquer sur les bancs de l'école, par son intelligence et sa puissance de travail. A l'âge de 13 ans, il prit la résolution de continuer ses études. Sous la direction de ses maîtres de Coulommiers, il se présenta au concours d'entrée à l'école normale. Reçu le 1^{er} à l'âge de 16 ans, il en sortait 3 ans après encore le 1^{er} de sa promotion et obtenait sa nomination d'instituteur-adjoint à Coulommiers où il exerça ses fonctions ; très apprécié de ses chefs, jusqu'à son départ au service militaire. Incorporé au 31^{ème} régiment d'Infanterie, il arriva au corps le 10 octobre 1912 ; 4 mois après il devenait caporal le 10 février 1913 ; 8 mois plus tard sergent le 1^{er} octobre 1913. Toujours animé de l'amour du travail il suivait les classes et obtenait ce même 1^{er} octobre 1913 le titre d'élève officier de réserve et était nommé sous-lieutenant de réserve par décret du Président de la République en date du 29 mars 1914 au 20^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied.

Il allait être libéré en septembre 1914 quand la guerre éclata. Affecté au 60^{ème} bataillon de Chasseurs à Pied²⁰, le 2 août 1914, il partait courageusement sur le front plein d'enthousiasme. Le 24 août 1914 à Celles-sur-Plaine, blessé d'une balle à la mâchoire, il était l'objet de cette flatteuse citation : « Le Capitaine commandant porte à la connaissance du Bataillon la conduite brillante du sous-lieutenant Charpentier qui, au cours du combat de Celles, le 24 août, ayant reçu une balle dans la bouche, a continué à entraîner sa section en criant à plusieurs reprises et jusqu'à épuisement de ses forces : « *En avant ! En avant !* ».

Le 13 octobre suivant il rejoignait sur le front le 60^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied. Blessé pour la 2^{ème} fois au combat d'Écurie, près d'Arras le 29 novembre 1914 où une balle lui fracassait la cuisse gauche, il méritait cette 2^{ème} citation à l'ordre de la 10^{ème} armée : « Le 29 novembre a été blessé grièvement au moment où il entraînait sa section à l'assaut d'une tranchée allemande ».

Longtemps immobilisé par cette 2^{ème} blessure qui le privait de l'usage de sa jambe gauche, il rentra au dépôt le 14 juillet 1915²¹. Nommé chef du bataillon spécial de comptabilité du 20^{ème} bataillon de Chasseurs à Pied, il devint lieutenant à titre définitif dans le cadre des officiers de réserve le 5 juillet 1916.

Mais son patriotisme, son besoin d'activité ne peuvent s'accommoder du service sédentaire. Il demande à rentrer dans le cadre actif. Le 13 novembre 1916 il prendra rang de lieutenant de l'armée active à titre définitif. Mis à la disposition du général commandant en chef des Armées alliées en Orient, affecté au 58^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied, il se rendait à son poste le 5 février 1918. Ses chefs ne tardèrent pas à apprécier ses qualités de calme, de sang-froid, de dévouement. Voici ce que son commandant écrivait à ses parents : « *Votre fils était un des officiers du Bataillon que j'estimais le plus. Lors de l'attaque où il devait trouver la mort, il était en tête de sa compagnie à une place qu'il m'avait signalée la veille comme étant celle où sa présence était la plus utile et c'est là qu'il tomba un des premiers* ». Le lieutenant Charpentier fut cité à l'ordre de l'Armée avec le motif suivant : « A été tué le 15 mai 1918 en menant sa compagnie à l'attaque de positions très fortifiées ». La mort l'empêcha de recevoir les galons de capitaine.

Sur son cercueil sont épinglées la Croix de la Légion d'honneur, la Croix de Guerre avec deux palmes et deux étoiles méritées à plus d'un titre.

Tu étais estimé et aimé de tous tes camarades, Marcel ; tous se souviendront de ton dévouement à la patrie et de ta mort glorieuse. A ta famille déjà si cruellement éprouvée, nous adressons l'expression de notre douloureuse sympathie.

En mon nom, au nom du Conseil Municipal, des sociétés de Boissy-le-Châtel et de la population toute entière : Adieu. Ta tombe est restée longtemps solitaire loin de ton pays natal. Tu vas dormir maintenant près de ceux que tu aimais.

²⁰ Les 60^{ème} et 20^{ème} bataillons de Chasseurs à Pied sont jumelés.

²¹ 14 juillet 1915, le jour même où son frère Robert tombait mortellement touché devant Vienne-le-Château.

Sa sépulture est dans le carré nord-est du cimetière de Boissy-le-Châtel, aux côtés de ses parents Léopold Charpentier (1862-1933) et Louise Vignier (1869-1927), et de son frère Robert (1894-1915).

*

*

*

Lucile CHARPENTIER (1893-1975), sa cousine germaine, obtient par jugement du tribunal de Coulommiers du 27 juin 1924 que son fils Lucien SARAZIN soit autorisé, par suite de la mort pour la France de Robert et Marcel CHARPENTIER, derniers héritiers mâles de ce patronyme, à relever le susdit nom de « CHARPENTIER » et à s'appeler légalement SARAZIN-CHARPENTIER conformément à la loi du 2 juillet 1923 tendant à perpétuer les noms des citoyens morts pour la Patrie pendant la guerre de 1914-1918.

Lucile CHARPENTIER s'est mariée en 1912 avec Fernand SARAZIN (1884-1960), restaurateur à Chailly-en-Brie, puis cultivateur et régisseur. Divorcée en 1916, elle se remarie en 1924 avec Henri BEIJAS (1877-1950), peintre, contremaître, Croix de Guerre 1914-18, originaire du Limousin.

Elle avait gardé ce « Journal », les lettres, ainsi que divers effets personnels de Marcel qu'elle conservait religieusement (jumelles, revolver, tabatière, binocle,).

*

*

*